L'art de calculer

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 33

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-222709

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh ! d'abord, continua Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de son fauteuil, et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien ! cela me rassure, dit le bailli ; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or. Nous doublerons cette somme pour le nouveau ; mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Ah ! quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan ; j'en fais quand je veux. Tenez.

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière.

— Tendez la main, dit-il au bailli.

Le bailli hésitait.

— N'ayez pas peur, continua Satan.

Et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et retourna en tous sens, puis, il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan, en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli, en mettant le lingot dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paye avec une autre monnaie ; mais, comme je ne sais celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, dit-il.

— Soit, dit le bailli.

— Rédigeons l'acte, dit Satan.

— Dictez vous-même.

Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire.

Cinq minutes après, un sous-seing en bonne forme fait double et de bonne foi, était signé par Satan et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoir de ses paroissiens.

Le diable s'engageait formellement par cet acte à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour cinq cents ans, et le magistrat, de son côté, concédait en paiement de ce pont l'âme du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuss sur ce passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Gœschenen ; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée à celle par laquelle il s'avançait, il aperçut Satan assis sur une borne et attendant le prix de son travail nocturne.

— Voyez vous que je suis homme de parole, dit Satan.

— Et moi aussi, répondit le bailli.

— Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés ?

— Pas précisément, continua le bailli, en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons.

— Qu'est-ce ? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer.

— Prrrrooou ! dit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et, traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

— Eh ! lui dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve ; courez donc après, monseigneur !

Satan était furieux ; il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner si la chose n'eût point été faite. Cependant, comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle et fit semblant de rire tant que le bailli fut là.

Mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que Satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait construit ; il avait fait la chose tellement en conscience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'avoir pu en arracher le plus petit caillou.

Cependant il n'avait pas renoncé à son projet de vengeance. Ce qu'il cherchait des yeux, c'était un rocher d'une forme et d'un poids convenables, afin de le transporter sur la montagne qui domine la vallée, et de le laisser tomber de cinq cents pieds sur le pont que lui avait escamotté le bailli de Gœschenen.

Il n'avait pas fait trois lieues, qu'il avait trouvé son affaire : c'était un joli rocher gros comme la tour de St-Nicolas. Satan l'arracha de terre avec autant de facilité qu'un enfant aurait fait d'une rave ou Bugon d'une molaire ; le chargea sur son épaule, et, prenant le sentier qui conduisait au haut de la montagne, il se mit en route, tirant la langue en signe de joie, et jouissant d'avance de la désolation du bailli, quand il trouverait le lendemain son pont effondré.

Lorsqu'il eut fait une lieue, Satan crut distinguer un grand concours de population. Il déposa son rocher par terre, grimpa dessus et aperçut distinctement le clergé de Gœschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait de bénir le pont du diable. Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. Il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait plus, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Gœschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal. Seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla fortement les doigts : c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable. Un pont nouveau est venu lui voler son nom, mais l'ancien existe encore tout à côté.

L'art de calculer. — Il a de la peine à calculer, votre garçon ?

— Oh ! non, il compte très facilement... Seulement, voilà, il compte toujours faux...

Puériculture. — Le joyeux docteur X... traite la question de l'allaitement maternel et déplore que de trop nombreuses jeunes femmes croient devoir s'y soustraire.

— Quand nous leur rappelons, nous autres médecins, cette obligation de la nature, elles ont souvent de petits rires ironiques.

Et il ajoute, rééditant un mot connu :

— Pourtant, elles feraient mieux de nourrir elles-mêmes que de nous rire au nez !

VOTRE BILLET, S. V. P.

POUR être juge fédéral, on n'en est pas moins soucieux de son poids et si celui de la Justice est parfois lourd, il faut craindre surtout celui provenant d'une proéminence abdominale ou d'une nuque débordante.

Sur un de nos jolis funiculaires lémaniques, notre bon juge, admirateur de notre beau pays, se munit d'un ticket, puis, pour se distraire et tuer le temps, monte sur la bascule automatique qui, pour dix centimes, lui donnera un autre ticket, révélateur du poids de sa personne. Ce ticket alla rejoindre, dans le gousset, l'autre, celui du transport. Le wagon arrive.

Un moment de bousculade et notre homme donne le ticket de la bascule au contrôleur. Celui-ci le regarde interdit et ne peut comprendre qu'on plaisante avec le service.

Mais constatant la mine et la mise sérieuse du juge, il formule une timide demande :

— Mais, Monsieur, votre billet, s. v. p.

Inutile de dire que M. X. n'entend pas non plus la plaisanterie et ne peut comprendre l'insistance de l'employé.

— Pardon, j'ai déjà donné mon billet !

— Ah ! excusez, Monsieur, dans ce cas, nous ne prenons pas les poids lourds. Passez au guichet des marchandises.

DEUX AMATEURS DE SAUCISSON

VOICI une manière de voler du saucisson qui est assez coquette ; le saucisson étant à l'ail, mais il serait sans ail que le procédé n'en serait pas moins applicable ; les deux inventeurs sont les nommés Lorin et Chapal.

Le marchand de comestibles victime du vol raconte ainsi le fait

— J'étais dans ma boutique ; ces messieurs entrent, regardent la marchandise, comme pour choisir quelque chose, puis celui-ci (Lorin) prend un grand saucisson entamé, à l'ail, le passe sous son bras, comme ça *(Le témoin fait le geste.)*, et me dit : « Combien ? » en faisant celui de fouiller dans son gousset. — Combien ? que je lui dis ; il faut que je le pèse, je ne sais pas combien il y en a. — Non, non, qu'il me dit, c'est pas la peine ; combien, à vue de nez ? — Mais, que je réplique, je ne vends pas à vue de nez. — Qu'est-ce que ça fait ? à l'hasard. » Alors, je rumine un peu ce que le saucisson pouvait peser ; je me dis : « Il doit en rester de trois à quatre livres », sur ce, je dis à monsieur : « Eh bien, ça fera 6 fr. 50. — Comment ! 6 fr. 50 ? qu'il me dit ; vous vous fichez de moi. » Là-dessus, nous nous chamaillons, moi prétendant que le saucisson pesait au moins quatre livres, lui soutenant qu'il n'en pesait pas la moitié ; si bien qu'il finit par retirer le saucisson de dessous son bras et le jette sur le comptoir en disant : « Au fait, vous m'embêtez avec votre saucisson ; tenez, je n'en veux plus du tout. » Et il s'en va avec son ami.

Je vais pour reprendre mon saucisson, et je reste ébaubi en voyant qu'il était bien plus court que je ne l'avais vu ; me doutant d'une filouterie, je cours vivement dans la rue, je vois mes deux gaillards qui filaient ; j'appelle un agent de police, et je les fais arrêter ; on les fouille, et on trouve, dans la poche de celui-ci (Chapal), un morceau de saucisson d'une livre et demie.

M. le Président. — Chapal, c'est vous qui avez coupé la moitié du saucisson pendant que Lorin l'avait sous son bras et feignait de le marchander ?

Chapal. — Mon président, simple badinage.

M. le Président. — Vous appelez ça un badinage ? Eh bien, la prévention appelle cela un vol.

Chapal. — Nous étions un peu gris, vous savez... des hommes qui ont bu...

Lorin. — Si bien une farce, mon président, que le saucisson étant à l'ail, et que je ne l'aime pas, à preuve.

Le tribunal délibère.

Lorin. — Je demande la remise à huitaine.

M. le Président. — Pourquoi faire ?

Lorin. — Pour faire assigner des témoins qui diront que je ne peux pas souffrir le saucisson à l'ail.

La demande a été rejetée et le prévenu condamnés à chacun quinze jours de prison.

Jules Moineaux.

UNE BONNE RECETTE

MONSIEUR le pasteur est en visite. Cela fait partie de son utile activité, et ce n'est pas une sinécure de passer comme cela d'une maison à l'autre en trouvant pour chacun et pour chaque situation, les paroles qui conviennent.

Il arrive que, pendant le même après-midi, on offre cinq fois de suite à M. le Pasteur du thé et des gâteaux qu'il lui faut plus ou moins accepter s'il ne veut pas prendre une fâcheuse réputation de fierté déplacée et de hauteur.

Aujourd'hui, M. le ministre n'en est qu'à la troisième fois. Fatigué, mais toujours affable et compréhensif, il songerait, s'il en avait le loisir, qu'on l'accuse souvent de ne travailler que le dimanche et de se promener le reste du temps. Car l'homme juge avec sa courte vue, son envie et sa hâte de conclure.

Malgré les protestations de son hôte, la brave paysanne s'affaire, veut à tout prix sortir sa plus belle nappe et sa théière d'étain. Alors, comme il faut bien dire quelque chose et qu'il est bon de savoir se montrer enjoué quelquefois,